



« Le sommeil me fuit. A deux pas de moi, le murmure de l'eau est plus perceptible encore depuis que nous avons éteint notre lampe. J'entends des voix qui bavardent dans le ruisseau. Et puis, au loin, de la musique et des tambours. Des bergers et des bergères qui appellent leur troupeau dans la nuit ? Ou bien est-ce le bruit de l'eau ? J'entends une musique guerrière, des armées accompagnées de clairons argentés, le gémissement strident des flûtes mongoles, toutes ces clameurs ancestrales qui annoncent les batailles. »

On parle beaucoup de l'Iran, mais, au fond, on ne sait pas grand-chose de ce pays.

Les éditions Allia ont la bonne idée de publier le récit que fit l'écrivain beat Brion Gysin (1916-1986) de son voyage épique à Alamût, forteresse à peu près imprenable située sur un piton rocheux à plus de deux mille mètres d'altitude dans le désert, au nord de Téhéran, près de la ville de Qazvin.

Fasciné par la relation qu'en fit Marco Polo dans sa *Description du monde*, l'ami de William Burroughs entreprit de rejoindre, en espadrilles ou à peu près, cet ensemble rocheux ayant abrité la fameuse secte des Assassins fondée en 1090 par le prophète Hassan I Sabbah, le « Vieux de la montagne » promettant le Paradis à ses fidèles adeptes des attentats suicides ciblés – on pense bien sûr à certaines pratiques djihadistes d'aujourd'hui.

Bourrés de drogues, les Haschischins – Baudelaire a repris ce nom dans son célèbre club de l'hôtel Pimodan où ses membres se livraient à des expériences sous stupéfiants – symbolisent pour Gysin une position de contre-culture qu'il incarne avec ses amis américains.

Préfaçant cette édition illustrée de photos, le poète Bernard Heidsieck, si proche des Américains ayant investi à la fin des années 1950 le petit hôtel de Mme Rachou se trouvant rue Git-le-Cœur à Paris, écrit : « Brion Gysin, peintre, poète, romancier, l'inventeur du « cut-up », le créateur de « Dream Machines », et qui a partagé sa vie entre Tanger et Paris, fit en 1973 un voyage en Iran avec un autre artiste américain de Paris, Lawrence Lacina. C'est alors que lui vint l'idée, sur place, irrésistible, de se rendre à Alamût, d'en faire l'escalade jusqu'aux ruines du château du Vieil Homme. »

Haut en couleur, son récit tenant à la fois de l'oralité et du style plus historico-littéraire, se lit en un seul souffle, il est enlevé, drôle, étonnant.

Défilent Ispahan, Chiraz, Kerman.

Scène vue : « Une femme âgée était en train de préparer une pipe à opium dans le jardin, on a échangé des histoires avec elle et ses acolytes. C'était une vieille femme adorablement malicieuse, comme tous les vieux junkies sous toutes les latitudes. (...) Comme elle avait bien besoin de ses yeux pour fabriquer des tapis, elle fumait une trentaine de pipes par jour. « Et toute la nuit, vous planez comme une chauve-souris », je lui ai lancé pour plaisanter. Elle est partie dans un rire de démente quand on lui a traduit ma blague. Elle avait de petits yeux vifs, comme de pâles éclats de lapis-lazuli profondément incrustés dans son visage. Mamie O, qu'on l'a appelée. »

Art du trait, valse des rencontres, plaisir de l'anecdote.

Ivresse de la route.

« En vérité, écrit dans un entretien Lawrence Lacina, il n'y a pas grand-chose à voir, juste quelques ruines de peu d'intérêt. »

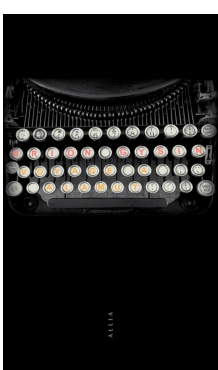
Oui, peut-être, mais il y a tout à raconter, et à réinventer, tel est le pouvoir de la littérature.

Nous laissons des traces psychiques aux endroits où nous sommes passés.

Le poignard du tyran Hassan I Sabbah et de ses fédayins magnétisent encore les lieux.

Les lames parlent.

Dicton iranien : « Les femmes pour le devoir, les garçons pour le plaisir, les melons pour les délices les plus purs. »



Brion Gysin, *Voyage à Alamût*, traduit de l'anglais par Olivier Borre & Dario Rudy, préface de Bernard Heidsieck, entretien avec Lawrence Lacina, postface et post-postface de Nathalie H. de Saint Phalle, éditions Allia, 2026, 128 pages